

ROBERTO BOLAÑO

Né au Chili en 1953, Roberto Bolaño a notamment écrit *La Littérature nazie en Amérique*, *Les Putains meurtrières* et *Les Détectives sauvages*, internationalement salué. Définissant la littérature comme "un appel fondamentalement dangereux", il rejette et réfute très tôt les modèles établis. Sans sentimentalisme et avec humour, Bolaño s'engage à décrire la violence du monde dans des fictions souvent foisonnantes. Ayant rejoint Mexico avec sa famille à l'âge de 15 ans, il retourne au Chili en 1973 pour supporter le gouvernement de Salvador Allende. Après le coup d'État, il quitte le Chili et retourne à Mexico, avant de s'installer en Espagne en 1977. Il meurt en 2003 laissant un manuscrit de mille pages, intitulé 2666.

LA PRESSE EN PARLE...

« C'est du très grand théâtre, pas de doute. Un long fleuve in-tranquille plein de fureur et d'amour, une célébration de la civilisation, des livres, de la littérature, tout cet art qui n'empêche pas la barbarie au XX^{ème} siècle, d'Europe aux Amériques, le règne du mal. »

Le Figaro

« Le jeu des acteurs au plus près de la vérité de la multitude de leurs personnages, le recours à l'image qui esthétise et à une musique qui donne au plateau des allures de concert électro, tout concourt à faire de 2666 un spectacle total. (...) Le spectacle fut plébiscité lors de sa création à Avignon par une critique et un public unanimes. »

Les Inrockuptibles

« Les cinq parties, clairement annoncées, ne laissent aucun spectateur, même ceux qui n'ont pas lu 2666, sur le bord de la route. (...) Et il y a la troupe de Julien Gosselin, ses compagnons de la première heure, avec qui il a fondé la compagnie nommée Si vous pouviez lécher mon cœur. C'est exactement ce qu'ils font, ces excellents et valeureux combattants de 2666. Ils lèchent notre cœur jusqu'à le déchirer, en nous offrant ce que souvent l'on cherche et rarement l'on trouve : du théâtre d'aujourd'hui, qui nous parle d'aujourd'hui. »

Le Monde**LE QUARTZ**

SCÈNE NATIONALE BREST

est subventionné par

Brest
MÉTROPOLE**LE FONDS DE DOTATION DU QUARTZ**

Crédit Mutuel Arkéa, Engie Cofely, Groupe Océanic, Cloître Imprimeurs, Librairie Dialogues, SDMO Industries

ENTREPRISES PARTENAIRES DU QUARTZ

Armor Lux, Air France, ExterionMedia, ArMen

Contact

60 rue du Château / 29200 Brest

RÉSERVATIONS > WWW.LEQUARTZ.COM / 02 98 33 70 70**brestaim**
Gestion d'équipements publics

2666

ROBERTO BOLAÑO**JULIEN GOSSELIN**

SI VOUS POUVIEZ LÉCHER MON CŒUR

JANVIER 2017
SAMEDI 7**GRAND THÉÂTRE**

Durée : 11h30 (entractes compris)

11h-12h50 : partie 1 - La partie des critiques

12h50-13h50 : entracte 1h

13h50-15h : partie 2 - La partie d'Amalfitano

15h-15h30 : entracte 30 mn

15h30-17h10 : partie 3 - La partie de Fate

17h10-17h40 : entracte 30 mn

17h40-19h40 : partie 4 - La partie des crimes

19h40-20h40 : entracte 1h

20h40-22h30 : partie 5 - La partie d'Archimboldi

Pendant les entractes, trois espaces de restauration et bars sont à votre disposition

LE QUARTZ
SCÈNE NATIONALE BREST

2666

ROBERTO BOLAÑO

JULIEN GOSSELIN

Avec

Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc-Lecerf, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier

Traduction **Robert Amutio**

Adaptation **Julien Gosselin**

Scénographie **Hubert Colas**

Création musicale **Rémi Alexandre,**

Guillaume Bachelé

Création lumière **Nicolas Joubert**

Création et régie vidéo **Jérémie Bernaert,**

Pierre Martin

Création et régie son **Julien Feryn**

Costumes **Caroline Tavernier**

Assistant stagiaire à la mise en scène

Kaspar Tainturier-Fink

Assistante aux costumes **Angélique Legrand**

Régie générale **Antoine Guilloux**

Régie son et HF **Mélissa Jouvin**

Régie lumière **Nicolas Joubert, Arnaud Godest**

Régie plateau **Guillaume Lepert, Simon Haratyk,**

Gwenolé Laurent

Assistant à la scénographie **Frédéric Viénot**

Conseil dispositif vidéo **Mehdi Toutain-Lopez**

Suivi technique **Julien Boizard**

Stagiaire régie générale **Julie Gicquel**

Administration / production **Eugénie Tesson**

Logistique **Emmanuel Mourmant**

Construction du décor Ateliers du Théâtre

National de Strasbourg

Créé les 18 et 25 juin 2016 au Phénix –
Scène Nationale de Valenciennes

Production

Si vous pouviez lécher mon cœur, Le Phénix – Scène Nationale de Valenciennes, Théâtre National de Strasbourg, Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Avignon, Théâtre national de Toulouse, MC2 : Grenoble, Stadsschouwburg – Amsterdam, La Filature Scène nationale – Mulhouse, Le Quartz, Scène nationale de Brest

Aide à la production Dicréam, SADC Beaumarchais

Avec le soutien exceptionnel de la DQCA

Avec le soutien de La Friche de la Belle de Mai – Marseille, Montévidéo, Centre de créations contemporaines – Marseille, Le Grand Sud – Lille

Si vous pouviez lécher mon cœur est conventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication / DRAC Hauts de France, le Conseil Régional Hauts-de-France et subventionné par le Conseil Général du Pas de Calais et la Ville de Lille

Si vous pouviez lécher mon cœur et Julien Gosselin sont associés et en résidence au Phénix – Scène Nationale de Valenciennes, et associés au Théâtre national de Toulouse et au Théâtre National de Strasbourg

Remerciements

Carolina Lopez, Vincent Macaigne, Dominique Bourgois, Laurent Poutrel, Dominique Lecoyer, François Morice, François Clainquart, Adrien Descamps

Based on the book 2666 / Copyright © 2004, The Heirs of Roberto Bolaño - All rights reserved / Texte publié aux éditions Bourgois (2008)

Après *Les Particules élémentaires*, de Michel Houellebecq, Julien Gosselin et sa compagnie attaquent un chantier peut-être encore plus fou : adapter l'enquête vertigineuse sur l'écriture et le mal qu'est le chef-d'œuvre du Chilien Roberto Bolaño (1953-2003).

Dès sa parution posthume en 2004, 2666 a été salué par la critique internationale comme l'un des grands textes du début du XXI^e siècle. Bolaño, qui avait d'abord écrit de la poésie, n'était pourtant passé à la fiction narrative qu'au milieu des années 80, à l'approche de la quarantaine. Son ton très particulier le fit d'emblée remarquer – une combinaison inédite d'ironie, d'étrangeté mélancolique, d'élégance formelle et de goût pour l'allusion cryptée finissant en fausse piste, le tout au service d'un sens du réel semblant épouser naturellement les méandres d'une certaine mondialisation de l'imaginaire.

Par son énormité (la traduction française compte 1 353 pages !), son statut, son contenu, l'ultime roman-cosmos de Bolaño est impossible à résumer. Ses cinq parties peuvent se lire séparément. Elles se jouent entre l'Ancien et le Nouveau monde et s'étendent des lendemains de la première Guerre mondiale jusqu'à nos jours. L'univers tel que Bolaño le donne à voir paraît avoir son centre nulle part et sa circonférence partout.

Où alors, si centre il y a, celui-ci ne cesse de se dérober (Bolaño lui-même, dans ses notes, parlait d'un "centre secret"). La plupart des personnages semblent tenter de progresser, souvent à leur insu, vers un point de fascination magnétique où toutes les lignes du destin se croiseraient, où toutes leurs questions trouveraient leur réponse – mais ce point reste insaisissable.

Du moins, il paraît avoir une sorte d'équivalent, nommé et situable sur une carte : Santa Teresa, ville imaginaire inspirée de Ciudad Juárez (tristement célèbre pour la série barbare de viols et meurtres de femmes qui a fait plusieurs milliers de victimes depuis 1993). Les cinq sections de 2666 y convergent énigmatiquement.

Le mouvement s'engage dans "la partie des critiques", où quelques universitaires se mettent en tête de retrouver Benno von Archimboldi, l'écrivain allemand sur lequel portent leurs recherches. Leur quête les conduit jusqu'à Santa Teresa. Elle inaugure une série de voyages, d'errances, de dérives sans lien apparent entre elles, qui toutes ramènent en terre mexicaine. Quel rapport entre les horreurs de Santa Teresa et celles de la deuxième Guerre mondiale, à laquelle le jeune Archimboldi participe sous l'uniforme du Reich ?

Bolaño laisse ses lecteurs mener leur propre enquête, sans élucider explicitement la nature de la relation qui semble se nouer entre l'écriture (critique, journalistique, artistique) et le mal.

Julien Gosselin sait que l'œuvre, à l'image du réel qu'elle reflète, refuse toute réponse simple à ceux qui essaient de s'y orienter. Il sait aussi que la scène peut être à la taille d'un roman qui s'est voulu à la mesure du monde. Il a conçu un spectacle foisonnant, débordant d'énergie, qui soit « pour le spectateur ce que 2666 est pour le lecteur, énorme, infini, jouissif, pénible parfois ».

Odéon, Théâtre de l'Europe

Entretien avec Julien Gosselin

Pourquoi ce roman-là ?

Quand 2666 est sorti en France, en 2008, je lisais des magazines comme *Chronic'art*, qui faisait de vrais longs papiers sur des auteurs que j'aime, Don DeLillo, William T. Vollmann, Thomas Pynchon... Pour 2666, je me souviens qu'ils avaient titré : « Le premier grand roman du XXI^e siècle ». Un de mes amis qui l'avait lu m'en a parlé. Je l'ai commencé, et dès le début, j'ai su que je pouvais avoir les armes pour le porter au théâtre.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement intéressé dans ce roman ?

J'aime être face à des auteurs qui osent des sujets monumentaux, ou plus grands qu'eux. Et Robert Bolaño parle d'une apocalypse qui pourrait recouvrir le monde.

À travers quelle histoire ?

Il y a une multitude d'histoires dans 2666. Pour les raconter, il faut raconter la première partie du roman. Quatre universitaires européens sont fous d'un auteur allemand dont on ne connaît rien, sinon qu'il est né en 1920, qu'il a été jeune pendant la seconde guerre mondiale, et qu'il a pris pour pseudonyme le nom de Benno von Archimboldi. Les universitaires, qui sont prêts à tout pour le retrouver, suivent une piste qui les amène au Mexique : l'écrivain vivrait dans une ville frontière avec les États-Unis, où depuis une vingtaine d'années sont commis des centaines de meurtres sur de jeunes femmes.

Cette ville, qui s'appelle Santa Teresa dans le roman, c'est Ciudad Juárez, où effectivement des centaines de femmes ont été tuées ou ont disparu, dans les années 1990 et 2000, sans que ces meurtres soient élucidés. Étiez-vous au courant ?

Oui, mais de très loin. J'ai lu des livres sur le sujet, en particulier *Des os dans le désert* de Sergio Gonzales Rodrigues. Roberto Bolaño s'est inspiré de ce livre pour "*La part des crimes*", qui occupe une place centrale dans 2666. Il a d'ailleurs donné le nom de Sergio Gonzalez dans son livre à un journaliste qui enquête sur le sujet. Bolaño reprend la thèse de Sergio Gonzales Rodrigues : ce n'est pas un, ou des serial killers qui ont tué, c'est la corruption généralisée au Mexique, où les narcotrafiquants sont liés à l'État, qui fait que de jeunes ouvrières sont violées, tuées et abandonnées dans le désert. Mais Bolaño va encore plus loin : il montre que le mal ne règne pas que dans l'État mexicain, il règne sur le monde entier.

Propos recueillis par Brigitte Salino, « J'aime les auteurs qui osent des sujets plus grands qu'eux »

in *Le Monde* du 28/06/16